



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o. 2. près le passage de l'Opéra.

Robe de Cote-pali, Chapeau de paille d'Italie orné de blonde et d'Aigrettes

5136

(VII^e ANNÉE.)N^o XXX.—TOME XII. 233

31 MAI 1827



**PETIT
COURRIER DES DAMES**
ANNONCES
DES MODES ET DES ARTS.



LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

| | | | |
|----------------------|---|----------------------|----|
| Prix de l'abonnement | { | pour trois mois..... | 9 |
| | | pour six mois..... | 18 |
| | | pour l'année..... | 36 |

50 c. de plus par trimestre, pour les départemens.
1 fr. *idem* pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N^o 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement. Les abonnemens datent du 1^{er} ou du 15 de chaque mois.

MODES.

CE ne sont point les riches broderies d'une triple garniture, ni la blonde somptueuse qui voile une belle paille d'Italie, ni le cachemire aux palmes orientales qui attestent toujours la plus stricte élégance; avec bien moins d'éclat, le négligé d'une jolie femme peut offrir bien plus de ressources aux recherches délicates d'une mystérieuse coquetterie, et le coucher d'une élégante peut nous apprendre jusque dans quels plis vont se nicher les caprices de la mode. Suivons, à minuit, cette intelligente femme de chambre déployant, sur le lit de sa maîtresse, l'ample peignoir de batiste, dont le large ourlet est marqué par trois rangs de pointes à jour, et bordé tout autour par une fine valenciennes. Le collet carré, qui rabat sur les épaules, est fixé par un double bouton de nacre ou d'or mat. Les

poignets des manches sont arrêtés de la même manière, et une longue ceinture en batiste, également garnie de dentelle, vient se nouer sous la taille. Un petit fichu en mousseline des Indes, brodé au plumetis et orné d'une valenciennes, est préparé pour se jeter en sautoir autour du cou, et il ne reste plus qu'à poser sur l'oreiller le joli bonnet de forme tout-à-fait ronde, auquel une très-haute dentelle et deux longues barbes brodées servent de seuls ornemens. Après de ces préparatifs nocturnes on aperçoit, sur une toilette éclairée par quatre bougies, l'écrin qui va recevoir les bijoux précieux; les seilles dans lesquelles vont tomber les bagues de fantaisie; les coussins de tulle aux transparens rosés, dans lesquels cent épingles vont s'enfoncer tout à l'heure; et les flacons qui recèlent les plus purs parfums, les savons de Turquie, les eaux de la Mecque, les brosses aux manches d'émail, les peignes en écaille blonde et le papier soyeux qui doit retenir les cheveux, tout semble attendre le retour de la prêtresse du lieu et prêt à s'employer aux plus minutieux soins. Mais à peine la jolie élégante est-elle de retour, que ses yeux, gonflés par la fatigue, semblent n'apercevoir que le duvet de son lit; elle brise les cordons de ses souliers, laisse tomber sur le tapis sa robe de grenadine, tend nonchalamment les bras, dont on détache à la hâte les antiques et les purpurines, passe derrière ses oreilles les belles boucles de ses cheveux, se jette sur son lit, dont elle tire bientôt les rideaux, et met ainsi un terme à ses fatigues, à sa toilette et à nos indiscrettes observations.

Tel est sans doute plus d'une fois le coucher des femmes, qui sacrifient à la société leurs principales occupations. Notre devoir n'est point de moraliser sur les suites de tant de veilles et de fatigues; mais il nous appartenait de détailler toutes les recherches que le luxe peut apporter jusqu'au fond des alcoves. Une autre fois, nous suivrons le lever d'une de ces belles élégantes pour lesquelles le soleil ne semble briller qu'à deux ou trois heures de l'après-midi, et nous n'omettrons aucun des soins que la mode leur suggère à leur tardive aurore.

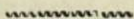
— On voit, sur des robes de mousseline et de jaconas, des volans posés à plat; ces volans sont découpés à très-

grandes dents, et garnis tout autour d'une petite garniture froncée. Sur des fonds en couleur la garniture est festonnée : sur des fonds blancs souvent ces pointes sont garnies en tulle.

Quelques redingotes en mousseline, doublées en taffetas blanc, sont attachées sur le devant par de petits boutons d'or mat. Trois boutons ferment aussi la ceinture et les bracelets.

— Nous avons remarqué à la promenade une très-jolie femme dont le costume se composait d'une robe de grenadine unie d'un gris lapis très-pâle ; elle était garnie de deux volans découpés en crêtes de coq : ces crêtes étaient bordées d'un petit liseré de satin vert très-délicatement ajusté. Les jokeys des manches étaient couverts par trois petites garnitures festonnées de la même manière, et qui, très-rapprochées, figuraient une chicorée ; elles se répétaient encore autour de la poitrine. Le canezout était mis en dedans et avait un collet rabattu. Une écharpe à grands carreaux verts et blancs, des bottines vertes, une ceinture verte, des bracelets en mosaïques incrustées sur des camés verts, et enfin un chapeau de crêpe gris orné de deux bouquets de petites plumes vertes, l'un au haut de la forme, l'autre au bas, complétaient cette toilette, qui a été généralement remarquée.

— Rien n'est plus élégant ni plus distingué que les grandes plumes saules-pleureurs nouées et frangées ; ces plumes, qui sont très-parées, se placent sur des chapeaux en paille de riz ou en crêpe, auxquels, le plus souvent, on n'adapte point de brides, ce qui certifie qu'ils ne peuvent se porter que dans les grandes toilettes ; ces plumes sont nuancées et marquent toutes les gradations d'une couleur, telles que depuis le gros bleu jusqu'au bleu le plus tendre, depuis la couleur orange jusqu'à celle jonquille. Ces dernières nous ont paru les plus jolies ; nous en donnerons incessamment le modèle.



LA CHAÎNE DES FORÇATS.

Le 16 mai, une chaîne composée de 370 hommes condamnés aux fers est arrivée à Toulon ; elle a été rangée

sur la plage des Lastineaux, hors de l'enceinte de la ville et au bord de la mer. Toutes les dispositions de l'administration des chiourmes étant prêtes, et le commissaire du bagne étant présent, ainsi que le sous-préfet, on a commencé à mettre l'anneau de fer au pied de chacun de ces hommes, on les a dégagés ensuite de la chaîne de sûreté qu'ils portent en route.

Cette opération terminée, on leur enlève les habillemens qu'ils portent, on leur coupe les cheveux, on les met complètement nus. Ils traversent en cet état un certain espace de terrain, devant la foule des spectateurs qui ont pu trouver place dans l'enceinte formée par la ligne des garde-chiourmes sous les armes; on les dirige successivement sous une tente, à l'abri de laquelle sont placées deux grandes cuves remplies d'eau. Il est facile à mesure qu'ils passent de reconnaître par les lettres empreintes sur leur corps les faussaires et les condamnés à vie. On les lave, et ce sont des forçats qui remplissent cette fonction; là aussi on fouille dans les habillemens qu'on leur a ôtés, pour reconnaître l'argent qu'ils peuvent avoir. Comme il arrive quelquefois qu'ils en ont eu de caché dans la bouche, et même dans des parties plus secrètes du corps, on les fait un peu baisser et on les visite soigneusement. S'ils n'ont que 10 fr. ou moins, on leur laisse; s'ils en ont davantage, on le prend pour le déposer dans la caisse du bagne, et servir plus tard à leurs besoins. Un commis de l'administration prend note de ce qu'ils possèdent. Cette fois-ci, la chaîne n'était pas riche, elle n'a produit que 260 fr. environ. Deux pièces de 20 fr. ont été trouvées dans la bouche d'un de ces malheureux. Un singulier incident a dévoilé une grande effronterie de perversité; un des forçats chargés de dépouiller les nouveaux venus de leurs habillemens, y trouvant une bourse garnie, la serrait dans sa main pour la cacher; l'homme dépouillé n'osait trop se plaindre, cependant il a parlé de sa bourse. Un adjudant des chiourmes s'est douté de la supercherie, il a pris le forçat par la main, l'a forcé à l'ouvrir; le forçat voleur a reçu la bastonnade, et s'est en allé dans une chaloupe, moitié grognant, moitié riant, et surtout regardant tous les spectateurs avec assurance.

Après les avoir lavés et visités, on les revêt de leur

nouvel habillement de forçat et de la fatale casaque rouge. Ils sortent ensuite de la tente, par nombre de dix, et on les embarque dans des chaloupes. Ils sont comptés soigneusement; c'est à cet instant que le département de l'intérieur fait la remise des hommes au département de la marine, et que celui-ci s'en charge. De là on les mène dans les bagnes qui sont dans l'intérieur de l'arsenal. On les laisse reposer pendant trois jours; après, on les passe de nouveau en revue, et, suivant la nature de leurs professions antérieures, on les destine à tel ou tel travail.

Parmi les forçats nouvellement arrivés on remarquait beaucoup de jeunes gens. On aurait même douté, à la figure de plusieurs, qu'ils pussent avoir plus de seize ans. Il y avait un certain nombre de vieillards, plusieurs hommes de formes athlétiques, et en général chez tous une santé robuste. Beaucoup de ces malheureux sont condamnés à vie. Soit résignation de leur part, soit démoralisation, ils n'avaient pas l'air bien affecté; souvent on les voyait marcher avec quelque peine, et c'était probablement autant la gêne inaccoutumée de l'anneau au pied, que la fatigue de la route. Parmi ces hommes on a distingué le comte Trévoux-Tourville, ancien garde du corps, évadé une fois du bagne et condamné cette fois à vie; Gronard, condamné dernièrement pour plus de cent faux; il était remarquable par la beauté de sa figure. Un avocat de Toulon témoin de cette scène s'est approché de lui. Il a rougi et on a vu couler des larmes sur ses joues; il a pourtant parlé quelques instans sur la légalité de sa condamnation, et surtout de l'espérance qu'il avait d'une commutation de peine, ensuite de son ouvrage intitulé *Traité analytique des Matières principales du Droit et de la Morale*, dont il a adressé un exemplaire au bâtonnier des avocats de Toulon, avec une lettre de sa part, quelques jours avant l'arrivée de la chaîne.

Enfin, le fameux Petit, l'homme aux évasions continuelles; c'est celui dont la loquacité était la plus abondante. Il disait: « J'aime passionnément la liberté, c'est vrai; je me suis évadé souvent, je m'évaderai encore; je n'en veux pas à ceux qui me gardent, ils font leur métier, le mien est de leur échapper; je suis d'ailleurs le meilleur homme du monde au bagne, je n'y ai jamais été puni, je n'y ferai

jamais de mal (tout cela est vrai d'ailleurs); mais il faut que je m'évade, cela est tout naturel. J'étais aux fers pour quarante ans, j'en avais à-peu-près autant d'âge, c'était comme pour la vie, je ne pouvais mieux faire que de m'en aller; en sortant de là, je ne pouvais en donner, j'en ai pris; j'ai été condamné, en dernier lieu, pour avoir volé 25,000 fr., dont je n'ai pas profité, à un receveur particulier qui en avait bien volé, lui, 500,000 au gouvernement; y avait-il de quoi? » Petit avait un coup sur le nez, il s'expliquait ainsi: « Je suis un bon enfant, moi; en route, j'ai vu un mauvais sujet parmi ces hommes (désignant ses camarades d'infortune); car, ajoutait-il, il y a des mauvais sujets dans toutes les compagnies; je l'ai vu qui cherchait à voler la bourse d'un autre, je l'en ai empêché, il m'a porté un coup de chaîne sur le nez, et il m'en veut à la mort. » Petit avait aussi une certaine aisance dans son allure, il était là comme en pays de connaissance; il saluait même affectueusement M. le commissaire du bagne, en passant devant lui, et ce dernier ne pouvait s'empêcher de sourire en le reconnaissant. Pendant tout le tems que ce spectacle a duré, il y avait une grande affluence de spectateurs, et, chose étrange, beaucoup de femmes; il est vrai que ces femmes étaient de la dernière classe du peuple.

(*Courrier des Tribunaux*).

MÉLANGES.

—Dilettanti, allumez des feux de joie ! élevez vos actions de grâces vers le ciel et M^r le chargé des beaux-arts ! Une cantatrice, dont le talent est merveilleux et la voix admirable, est enfin arrivée à Favart. M^{me} Pisaroni a obtenu un succès décidé et qui sera de longue durée. Ce n'est pas tout : on annonce le retour de M^{lle} Sontag qui a rompu son engagement et son mariage à Berlin, et qui, ne pouvant être dame de cour, reste *prima donna* de théâtre. Enfin on parle de l'arrivée de La Blache à Paris. Que fera-t-on de la foule ?

— Enfin M^r Bérard nous donne des *nouveautés* et justifie le titre de son théâtre. Cela même est une nouveauté. Le même jour un à-propos de M^r Arago, destiné à faire re-

marquer les débuts de l'acteur Bouffé, et un vaudeville où débutaient trois nouveaux artistes, ont été représentés pour la première fois. Les deux pièces ont réussi, les trois acteurs ont été applaudis, que demander de plus?

M^{lle} Ots vient de débiter à l'Opéra-Comique avec un grand succès. L'envie voulait qu'on ne lui ouvrît point les portes de la scène; son talent les fera fermer sur elle, pour qu'elle n'en sorte point.

— *Le Marché aux Chevaux* est un bon mélodrame en trois actes qui a réussi au Cirque Olympique. L'intérêt public s'attachait à cette administration, et le zèle qu'elle déploie prouve qu'elle en était digne.

— L'Odéon vient encore de changer de directeur. Les rênes de l'administration sont passées aux mains de M^r Sauvage, auteur de plusieurs opéras accueillis favorablement du public. Nous aimons à croire que le talent de M^r Sauvage se déploiera dans les soins de son nouvel empire.

— Les Variétés attendent toujours une pièce qui fasse foule. *Les Deux Matelots* donnés la semaine dernière ont fait plaisir, mais ne suffiront pas pour remplir la caisse.

— M. Eugène de Pradel, l'improvisateur français, est en ce moment à Nantes où il doit donner plusieurs soirées. Puisse-t-il y improviser de bonnes tragédies, des recettes lucratives et des succès durables! quoi qu'il arrive, nous sommes sûrs que ses séances seront fort suivies. Notre langue, si rebelle à l'improvisation rimée; notre système de poésie, si compassé, enfermé dans le retour d'alexandrins parallèles, et de rimes alternativement masculines et féminines, présentent des difficultés qu'il est glorieux de surmonter même incomplètement, et quand Racine passait plusieurs années à faire une tragédie, on ne doit pas être sévère pour l'imagination féconde qui la crée en quelques minutes.

— L'administration du théâtre de la Gaîté a rendu ses comptes aux actionnaires le 15 de ce mois; chaque action a présenté un bénéfice de 14 pour 100. C'est un résultat qui en dit plus que nos éloges.

— S. A. R. MADAME a honoré dernièrement de sa visite les magasins de M. Delisle. Plusieurs objets ont été jugés dignes de son choix. Cette visite auguste n'est pas seule-

ment une démarche de curiosité, c'est encore un hommage rendu à l'industrie et au bon goût.

— On publie en ce moment, chez le libraire Ferrasse, rue des Grands-Augustins, n° 23, la correspondance de Fénelon, mise au jour, pour la première fois, sur les manuscrits originaux et la plupart inédits ; c'est un livre plein d'intérêt, où l'on trouve les détails les plus curieux sur les sentimens, les opinions et la vie privée de l'immortel archevêque de Cambrai. Plusieurs passages se font remarquer par une légèreté et des saillies que l'on ne cherchait point sous la plume épiscopale : telle est la lettre sur un plaidoyer burlesque que le prélat entendit à Sarlat. Il était question, dit-il, de donner du pain à des enfans qui n'en avaient pas. L'orateur qui s'était chargé de parler aux juges de leur appétit, mêla judicieusement, dans son plaidoyer, beaucoup de pointes fort gentilles avec les plus sérieuses lois du code, et les Métamorphoses d'Ovide avec des passages terribles de l'Ecriture Sainte. Chacun croyait que ces enfans feraient bonne chère, et qu'une si rare éloquence allait fonder à jamais leur cuisine ; mais, ô caprice de la fortune ! quoique l'avocat eût obtenu tant de louanges, les enfans ne purent obtenir du pain.

On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp.-

Lib. du Petit-Courrier des Dames, rue Richelieu, N° 47 bis, et rue St.-Louis, N° 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone-place*.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

A ce Numéro est jointe la Planche 474.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, n° 46, au Marais.